

« LES FEMMES DE LA RUSSIE »
EXTRAITS DU LIVRE DE MARGHERITA BELGIOJOSO

« ЖЕНЩИНЫ РОССИИ » ИЗ КНИГИ МАРГЕРИТЫ БЕЛЬДЖИОЖОЗО

Margherita Belgiojoso dans son livre «*Là dove s'inventano i sogni. Donne di Russia*», paru en 2018 aux éditions «Ugo Guanda Editore», rassemble la vie de 16 femmes russes, figures importantes de l'histoire de la Russie des deux derniers siècles : de l'abolition du servage aux révoltes des décembristes, de l'assassinat du tsar Alexandre II à la révolution bolchevique, du siège de Léninegrad aux goulags et à la perestroïka.

Dans les extraits proposés sur Zinaïda Hippius et Nina Berberova (traduits de l'italien), l'auteur nous montre sa compréhension du destin de ces femmes face à l'émigration.

Zinaïda Hippius

(sur la couverture du livre, son portrait par L. Bakst, 1906)

La révolution de janvier 1905 les avait nourris d'espoir mais a vite déçu. Les événements de février et octobre 1917 ont également trahi leurs attentes: on prédisait que cette année ouvrirait les portes de la théocratie, inaugurant ainsi une nouvelle ère religieuse. Mais tout à coup, Merejkovski découvrit que Pétrograd était commandé par Lénine et ses hommes. La ville de Saint-Petersbourg, parce que Petrograd n'avait jamais existé pour Zinaïda, a été réduite à une ville en proie à la faim et à la maladie <...>

Le 25 octobre 1918, date du premier anniversaire de la révolution, le couple Merejkovski trouva la place devant le palais d'hiver pour assister au défilé. Durant des jours, El Lissitzky et Vladimir Maïakovski avaient peint des affiches célébrant l'Octobre. En quelques semaines de travail, les deux hommes avaient introduit un nouvel imaginaire, brut et audacieux, qui remplaçait par le rouge et le jaune vifs les tons pastel traditionnels de la ville. Était-ce l'esthétique soviétique? Merejkovski et Zinaïda en étaient dégoûtés. Il avait cinquante-trois ans, elle en avait quarante-huit. Quelques mois plus tard, un soir, après avoir longé la Neva et rejoint la rue Sergievskaja et après avoir jeté un coup d'œil sur les jardins abandonnés de Tauride, ils franchirent le seuil de la maison et décidèrent de quitter la Russie. La nuit du 24 au 25 décembre 1919, avec Philosophoff et son assistant Zlobine, Dimitri Merejkovski et Zinaïda Hippius, quittèrent l'URSS. Avec l'approbation de Lounatcharsky, qui avait signé un laissez-passer en son nom pour une série de conférences transfrontalières. Les quatre hommes ont traversé Minsk, se sont arrêtés à Varsovie et, au printemps 1920, ont finalement atterri à Paris. Là, un petit appartement les attendait, parfaitement meublés, qu'ils avaient achetés dix ans plus tôt, non loin de la place de l'Etoile. <...>



Elle ressentait une nostalgie perçante pour la Russie. Elle était convaincue que les différences entre les Russes vivant en Union soviétique et ceux qui avaient émigré à l'étranger n'étaient pas de nature à nuire à leurs relations: même si les Russes en URSS avaient conservé leur patrie, ils avaient perdu leur liberté.

Cette liberté avait été regagné par les émigrés. Avec Merejkovski, ils ont été tourmentés par ce dilemme: une Russie sans liberté ou une liberté sans Russie? Il n'y avait aucun doute pour elle: la liberté sans la Russie était préférable.

À cette époque, Serge Diaghilev était également à Paris. Il venait d'emmener quatre nouveaux danseurs en France et un chorégraphe nommé George Balanchine. Et il y avait aussi Vladimir Maïakovski, que les rumeurs soupçonnaient d'être envoyé par le gouvernement soviétique pour ramener Diaghilev au pays. Zinaïda n'était pas du tout surprise que Diaghilev ait commandé à Serge Prokofiev un ballet aux sujets et décors soviétiques. Tout était à prévoir de la part de Diaghilev, même les intrigues avec l'Union soviétique. Mais elle n'était pas convaincue: le régime bolchevique ne méritait pas telle publicité. De plus, quel intérêt un ballet d'ouvriers, d'usines, de faux et de marteaux pouvait-il susciter chez les Parisiens? Et pourtant, réalisa-t-elle avec irritation, l'esthétique soviétique trouva de plus en plus d'adeptes.

Le 25 avril, toute la France a parlé de l'Exposition internationale des arts décoratifs. Et bien que Hippus ait affirmé que l'URSS n'existait pas pour elle et qu'elle se sentait russe et non soviétique, elle a décidé qu'il était temps de jeter un coup d'œil. Un matin, elle mit son manteau, ses gants et son chapeau et commença à marcher vers les Champs-Élysées. Une partie de l'exposition a eu lieu au Grand Palais. Zinaïda n'a pas caché son exultation: elle avait devant ses yeux des objets répugnants qui dépassaient ses attentes les plus sombres. Comment était-il possible de définir tout cet "art"? Au milieu de la pièce, une structure hélicoïdale, vide à l'intérieur, métallique, qui se tordait sans grâce sur elle-même. La légende indiquait qu'il s'agissait de l'esquisse de Vladimir Tatline pour le monument dédié à la Troisième Internationale, et on expliquait que ce sculpteur méticuleux et perfectionniste avait imaginé une tour en spirale en acier, en fer et en verre, deux fois la hauteur du State Building de New York. Ce bâtiment aurait pu projeter les slogans du prolétariat révolutionnaire dans le ciel, en utilisant les nuages comme un écran de fond. Zinaïda Hippus était sans voix. Tout autour il y avait des vitrines avec des tissus conçus par Varvara Stepanova. Aucune femme de bon sens ne voudrait jamais porter ces formes géométriques qui pourraient rigidifier même Greta Garbo. Evidemment, le choix de Stepanova a été fait en accord avec Alexandre Rodtchenko, protagoniste de l'exposition soviétique au Trocadéro et enfant prodige du pays des bolcheviks.

Zinaïda avait quitté le Grand Palais en secouant la tête, persuadée qu'elle ne serait pas impressionnée d'avantage par le pavillon que Constantin Melnikov avait construit à Trocadéro. Zinaïda Hippus n'a pas compris comment le monde pouvait être enchanté par les bolcheviks. Comment peut-on rester indifférent à leur menace? Il fallait expliquer que les troupes blanches n'avaient perdu que parce que la bataille du général Piotr Wrangel en Sibérie avait été menée au nom de l'ancienne Russie, tsariste et aristocratique, et non pour une nouvelle patrie renouvelée et différente. Une nouvelle Russie aurait dû naître des cendres de l'empire tsariste, mais pas la Russie bolchevique qui était la mauvaise Russie. Les Français écoutaient Zinaïda avec un regard absent. Il semblait impossible de les convaincre. Il fallait agir de toute urgence au moins contre la perte d'identité de la communauté russe émigrée. Un matin, alors que la Seine reflétait une pâle lumière nordique, semblable à celle de la Neva à Saint-Pétersbourg, Zinaïda prit la décision d'inaugurer une nouvelle revue, sur le modèle de «Новый путь» (La Nouvelle Voie) qu'elle avait fondée vingt ans plus tôt à Pétersbourg. Elle l'aurait appelé «Новый корабль» (Le nouveau navire), et parmi ses collaborateurs se trouveraient Zlobine et des intellectuels russes à Paris tels que l'écrivain Nina Berberova ou le poète Vladislav Khodassevitch. Après cela, la bataille pour l'identité des émigrants russes se poursuivrait avec la «Société de la lampe verte» (Зелёная лампа) <...>

Nina Berberova

Au sixième jour du voyage, des gratte-ciels de Manhattan sont apparus, vifs comme des temples gothiques, entourés par les eaux dans un léger brouillard d'un matin de novembre. Nina Berberova soupira profondément. Dans sa vie, elle avait prise peu de décisions irrévocables. Quitter l'Union soviétique en 1922 n'avait pas été une démarche consciente: elle avait seulement suivi son partenaire,

Vladislav Khodassevitch. Sans Vladislav, elle serait certainement restée à Pétersbourg et serait probablement morte pendant les années de terreur. La décision de partir pour les États-Unis était tout à lui. Ils n'avaient pas les moyens, arrivés en Amérique avec soixante-quinze dollars en poche et sans visa, car le quota d'immigrants russes avait déjà été atteint. Nina regarda la mer derrière elle. Elle avait passé presque une semaine à regarder l'horizon pur qui l'avait fait traverser d'une étape de la vie à une autre. Cette période de silence l'avait réconfortée. Elle avait compris à quel point la terre appartenait peu à l'homme. Elle avait pensé aux paysages russes, libres, à perte de vue, et à l'ennui de ce vide imperturbable. On disait qu'elle les retrouverait en Amérique, et que l'Amérique serait aussi grande que la Russie. Nina Berberova était heureuse: les Russes avaient besoin d'espace, il était inutile d'essayer de s'adapter aux frontières européennes. A l'avant - New York: c'était aussi une ville russe dans un certain sens. Il possédait le même mélange de symboles et de fonctions que Pétersbourg. <...>

En peu de temps, même aux États-Unis, Berberova est devenue la référence et la confidente de la communauté russe. Le monde de l'intelligentsia américaine était très différent de celui de l'Europe: ici, les "intelligents" se prennent à peine au sérieux. Le seul érudit russe qui a partagé ce comportement était Tchekhov. Et Biély qui, toute sa vie, a prétendu être plus stupide, plus ridicule et fou qu'il ne l'était réellement. Berberova a étudié les relations éphémères que les émigrants entretenaient avec leur pays d'origine. Comment sont-ils devenus américains, comment sont-ils restés russes. Une dynamique très différente de celle qu'elle avait décrite en Europe. La France exigeait plus de soumission et obligeait les gens à se transformer. En Amérique, en revanche, il n'y avait aucune pression pour se soumettre à la culture locale. A Paris, on différencie les émigrés russes en Moscovite et Saint-Pétersbourgeois, ancien propriétaire foncier ou provincial, l'homme qui avait combattu à la guerre civile ou celui qui avait fréquenté l'université. Ces catégories n'existaient pas en Amérique. Ici, le seul trait distinctif est l'année du départ de la Russie. En 1920? En 1943 ou en 1950? Avant ou après la guerre? Pour échapper à la révolution ou expulsé du régime? Ceux qui sont venus en Amérique n'ont pas regardé en arrière, ils ont essayé de passer de la première à la troisième génération, et de cette manière, l'identité russe a rapidement disparu. Autrement, ils se seraient retrouvés en marge de ce monde: comme Kerenski à New York, par exemple. Homme sans volonté, mais avec de grandes aspirations, sans détermination, mais têtu, avec beaucoup d'aisance mais un talent limité, un homme anéanti depuis 1917 et qui a connu le pire qui puisse arriver à un homme politique: il a été oublié. Ou Prokofiev, qui n'a pas pu s'implanter en Amérique pour une autre raison: le compositeur avait confié à Berberova que, tant que Rachmaninov avait vécu, il n'y avait pas de place pour lui aux États-Unis. L'Europe ne lui suffisait pas, mais il ne pouvait pas se contenter d'un second rôle en Amérique. Alors, il avait pris la décision de rentrer en Russie avec sa femme et ses filles. Le contraire de ce qui était arrivé à Nabokov, qui avait même adopté le langage écrit en Amérique. Un érudit russe extraordinaire, né comme le phénix du feu et des cendres de la révolution et de l'exil. Le seul qui a appartenu à tout le monde occidental et non seulement à la Russie. Nina se consola en pensant que grâce à lui, la génération d'émigrants russes n'était pas vouée à disparaître dans les cimetières de Billancourt, de Shanghai ou de New York. <...>

Lorsque, à la suite du pacte conclu entre Tvardovski et Khrouchtchev en 1962, « Une journée d'Ivan Denissovitch » a été publié, et lorsque sa traduction française l'année suivante est parue, Nina Berberova s'attendait à une réaction de ceux qui n'ont pas cru Kravtchenko auparavant. Mais, ce n'était pas le cas. Sartre, Aragon et de Beauvoir ont gardé le silence, même si d'autres manuscrits sur les crimes soviétiques, conservés depuis des décennies dans des tiroirs, ont été progressivement publiés. En 1970, les mémoires de Nadejda Mandelstam. Kolyma de Varlam Chalamov a été publié à Londres en russe en 1978. Les plaintes de Evguénia Guinzbourg parues en Italie en 1967. Son procès avait duré sept minutes, sa peine a été de dix-huit ans de goulags. <...>